

moyen de la religion : « ut quos ratio non posset, eos ad officium religio duceret¹. »

L'idée que développe l'auteur dans les *Origines judaïques* est bizarre. D'après lui, Strabon nous a vraisemblablement mieux renseigné que le Pentateuque sur les origines du judaïsme. Moïse n'était qu'un panthéiste²; il pensait à peu près comme Spinoza³ sur la nature de la divinité. La révélation judaïque n'est donc qu'une production humaine. Le décalogue est simplement le code de la loi naturelle⁴. De là aux attaques contre le Pentateuque, contre sa véracité et son authenticité, la pente était glissante. Toland nie ce que dit ce livre de la fertilité de la Terre Promise⁵. Il prétend que toutes les cérémonies et les rites compliqués du culte judaïque n'avaient point été prescrits par Moïse⁶. La distinction des viandes, la circoncision elle-même sont de date beaucoup plus récente que l'exode⁷. Quant aux visions et apparitions qui sont racontées dans la Genèse, elles sont expliquées par des songes⁸.

¹ Paroles de Cicéron, *De nat. Deorum*, I, que Toland cite en tête des *Origines judaïcæ*, p. 101-102.

² « Ipse in Pantheistarum fuisse sententia nonnullis videtur. » *Origines judaïcæ*, p. 156.

³ « Spinosam in Pentateucho inveniunt. » *Ibid.*, p. 193.

⁴ « Ut uno verbo dicam, sola naturæ lex, decem comprehensa præceptis. » *Ibid.*, p. 158.

⁵ *Ibid.*, p. 139. Moïse n'a pu la peindre comme fertile que par politique, « ut animus et calcar adderetur occupaturis, » dit-il, *ibid.* Servet est le premier qui ait nié la fertilité de la Palestine. Voir Tabaraud, *Histoire critique du philosophisme anglais*, t. II, p. 73.

⁶ *Origines judaïcæ*, p. 157 et suiv.

⁷ *Origines judaïcæ*, p. 164.

⁸ *Ibid.*, p. 167-172.

Toland fait plus encore que de contester la réalité de certains faits racontés par le Pentateuque. Il entend les miracles d'une manière naturelle, et il est un des premiers, sinon le premier de tous, à combattre ainsi la révélation. Ses réflexions lui ont appris, dit-il, « que quelques événements considérés généralement comme miraculeux étaient en réalité très naturels¹. » D'après lui, on a le tort de prendre le langage hyperbolique de la Bible au pied de la lettre et de voir du merveilleux là où il n'y a que les choses les plus simples et les plus communes. « Tout ce qui est hyperbolique, dit-il, ne doit pas être regardé pour cela comme surnaturel; tout ce qui est magnifique ne doit pas être non plus admiré comme miraculeux. Ce qui peut être expliqué par les moyens ordinaires, les phénomènes qui se comprennent aisément et qui se sont produits souvent ailleurs, nul homme, à moins qu'il n'ait puisé dans les erreurs de son éducation de forts préjugés, ne les considérera comme des miracles². » Les auteurs sacrés n'ont pas cru enregistrer des miracles dans les choses qu'on prend pour des merveilles, et ils n'ont pas eu l'intention de les faire passer pour des miracles³. Il en donne surtout comme preuve et comme exemple la colonne de feu et de nuée, dans son *Tetradymus* ou « les quatre jumeaux, » ainsi

¹ « That several transactions generally understood to be miraculous, were in reality very natural. » Toland fait imprimer ces mots en italiques dans la Préface de son *Tetradymus*, p. II.

² *Tetradymus*, p. II-III.

³ *Tetradymus*, p. 5. Toland fait cependant quelques restrictions pour la forme, p. 5.

nommé parce qu'il contient quatre dissertations¹. L'*Hodegus*, la première des quatre dissertations, est consacrée à établir, comme avait cherché aussi à le faire Hermann von der Hardt en Allemagne², que cette colonne de feu qui servit de guide aux Israélites dans le désert, était un feu ordinaire. Il suppose que c'était tout bonnement une torche allumée, portée par Hobab, le beau-frère de Moïse, selon une coutume usitée en Orient parmi les guides, qui montrent ainsi le chemin aux voyageurs qu'ils conduisent. Il a tiré cette explication, nous dit-il, d'un passage de Quinte-Curce, dans sa vie d'Alexandre le Grand : « *Perticam, quæ undique conspicui posset, supra prætorium statuit; ex qua signum eminebat pariter omnibus conspicuum. Observabatur ignis nocte, fumus interdiu* ». C'est avec raison que Toland a pris ces mots de l'historien latin pour épigraphe de son *Hodegus*, car ils en sont le résumé complet. Il fait un grand étalage d'érudition pour établir en détail

¹ *Tetradymus containing 1. Hodegus or the Pillar of Cloud and Fire, that guided the Israelites in the Wilderness, not miraculous, but as faithfully related in Exodus, a thing equally practis'd by other nations, and in those places not onely useful but necessary*, etc. In-8°, Londres, 1720 (B. N., D³ 5198).

² Hermann von der Hardt, *Ephemerides philologicæ*, Helmstädt, 1703, discursus vi, p. 90 et p. 206-296, soutenait que la colonne de feu n'était pas autre chose que le feu sacré entretenu sur un autel dès le temps d'Adam, conservé par Noé et les patriarches jusqu'au temps de Moïse, et porté par Aaron devant l'armée d'Israël comme un symbole de la présence et de la faveur divines. Cf. Toland, *ibid.*, p. III.

³ Quinte-Curce, v, 2. Toland a fait imprimer en majuscules les mots que nous reproduisons en italiques.

chacun des points de sa thèse, mais tout ce qu'il dit n'est que le développement de son épigraphe. Il suffit d'ailleurs de lire le texte de l'Exode pour voir combien son interprétation est inacceptable.

L'incrédule anglais prépara donc ainsi les voies à l'explication naturelle de tous les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui devait occuper une si large place dans l'exégèse de l'Allemagne rationaliste à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci. Il fut également le précurseur de l'école de Tubingue, en distinguant deux sortes de christianismes, celui des Ébionites ou chrétiens judaïsants, et celui de saint Paul ou des gentils convertis à la foi. Nous trouvons l'exposé de cette singulière théorie dans son *Nazaréen*¹. Cet ouvrage repose sur une étrange méprise. Toland y a été dupe de sa prédilection pour les écrits apocryphes : elle lui a fait prendre pour une œuvre du premier siècle une production du moyen âge, due à la plume d'un faussaire. Un Italien, imbu d'idées musulmanes, avait imaginé de composer un prétendu Évangile de saint Barnabé, le compagnon de saint Paul dans ses premières missions. Cet Évangile n'est pas autre chose que l'exposition des idées de l'Islam sur Jésus-Christ. L'au-

¹ *Nazarenus or Jewish and Mahometan Christianity, containing the history of the ancient Gospel of Barnabas, and the modern Gospel of the Mahometans, attributed to the same Apostle; this last Gospel being now for first made known among Christians; also, the Original plan of Christianity occasionally explain'd in the history of the Nazarens, whereby diverse Controversies about this divine (but highly perverted) institution may be happily terminated, etc.*, in-8°, Londres, 1718 (B. N., D³ 5197).

teur le donne comme une traduction de l'Évangile dit de saint Barnabé¹, et Toland, en 1709, ayant trouvé cette traduction en Hollande, crut le faussaire sur parole².

D'après lui, les Nazaréens ou Ébionites ont été les véritables chrétiens primitifs et, pendant quelque temps, les seuls³. Le plan primitif du Christianisme, c'était qu'il y aurait « deux sortes de chrétiens : les convertis juifs et les convertis gentils... Les Juifs, tout en s'associant aux Gentils devenus chrétiens et en les reconnaissant pour frères, devaient continuer à observer la loi, de génération en génération; les Gentils, au contraire, ne devenaient juifs qu'en tant qu'ils reconnaissaient un seul Dieu, sans être astreints à l'observation de la loi juive⁴. » Toland voit dans sa découverte l'explication de toutes les difficultés du Christianisme. « La distinction des chrétiens juifs et des chrétiens gentils, et cette distinction seule, dit-il, concilie Pierre et Paul sur la circoncision et les cérémonies légales, en même temps que Paul et Jacques sur la justification par la foi ou par les œuvres; elle met les Évangiles d'accord avec les Actes et les Épîtres, et les Épîtres avec les Actes⁵. » L'auteur du *Nazarenus* fait dire par d'autres, ne voulant pas le dire lui-même, pour échapper aux lois

¹ *Vero Evangelio di Jesu chiamato Christo, nuovo Profeta mandato da Dio al mondo, secondo la descrizione di Barnaba Apostolo suo.*

² *Nazarenus*, Préface, p. II.

³ *Ibid.*, p. III.

⁴ *Ibid.*, p. IV-V.

⁵ *Ibid.*, p. VII-VIII.

anglaises, « que Paul avait totalement métamorphosé et perverti le vrai Christianisme, et qu'il avait été blâmé à cause de cela par Jacques et par Pierre¹. » Il en cite, entre autres preuves, les passages des Clémentines qu'ont cités aussi de nos jours les docteurs de l'école de Tubingue².

Dans ce même ouvrage, Toland soutient que l'Évangile de saint Mathieu, tel qu'il nous est parvenu, est fort différent du texte original primitif écrit en hébreu, sans qu'il lui soit possible d'en donner aucune preuve. Non content de cette négation, il va plus loin et avance que ce qui est arrivé, selon lui, au premier Évangile, a bien pu arriver également aux trois autres. C'est ainsi qu'il jette des doutes sur l'authenticité du Nouveau Testament³.

Telles sont les idées principales exprimées dans les œuvres de cet ennemi acharné de la révélation et du Christianisme. La plupart de ses ouvrages portent des titres bizarres, indice de l'esprit mal équilibré de leur auteur. Ils durent le bruit qui se fit autour d'eux, beaucoup plus à l'audace des opinions qu'ils exposent qu'à leur propre mérite. Le style en est confus, sans noblesse; l'exposition manque de franchise et de sincérité. On y rencontre les plus flagrantes contradictions. Une seule chose ne varie pas dans Toland, c'est sa vanité puérile. De plus en plus infatué de lui-même, et pour être sûr d'être loué à son gré, il composa, quelques

¹ *Nazarenus*, p. 24.

² *Ibid.*, p. 23-24.

³ *Ibid.*, p. 16.

jours avant sa mort, sa propre épitaphe, dans laquelle on lit, entre autres choses :

Omnium litterarum excultor,
Ac linguarum plus decem sciens
Veritatis propugnator,
Libertatis assertor :
Nullius autem Sectator aut Cliens,
Nec minis, nec malis est inflexus,
Quin, quam elegit, viam perageret...
Ipse vero æternum est resurrecturus,
At idem futurus Tolandus numquam...
Cetera ex scriptis pète¹.

Toland écrit, en parlant de Spinoza : « Je soupçonnerais assez volontiers qu'une de ses principales faiblesses a été un désir immodéré de se faire chef de secte, de former des disciples à un nouveau système de philosophie qui pût porter son nom². » Ne peut-on pas lui appliquer ces paroles à lui-même ?

¹ *The Life of Mr. Toland*, en tête du premier volume de *A Collection of several Pieces of Mr. John Toland*, p. LXXXVIII-LXXXIX. Cette épitaphe est aussi dans Lechler, *Geschichte des englischen Deismus*, p. 210.

² *Lettres philosophiques*, trad. d'Holbach, p. 158-159. Voltaire dit que « il écrivit contre la religion chrétienne par haine et par vengeance. » *Lettres au prince de Brunswick*, lett. IV, *Œuvres*, Paris, 1853, t. VI, p. 562.

CHAPITRE III.

LE COMTE DE SHAFTESBURY.



27. — Le comte de Shaftesbury.

En 1699, Toland avait publié des *Recherches sur la vertu*, qui étaient l'œuvre d'un jeune déiste anglais, Antoine Ashley Cooper, troisième comte de Shaftesbury (1671-1713)¹. C'était pendant un voyage de l'auteur sur le continent et à son insu que cette publication avait été faite², mais Shaftesbury entra lui-même plus tard personnellement en lice et soutint la cause de la religion naturelle, quoique avec d'autres armes, avec

¹ Voir, Figure 27, le portrait de Shaftesbury. Reproduction du frontispice du t. I des *Characteristicks of Men, Manners, Opinions, Times, in three volumes*, by the Right Honorable Anthony, Earl of Shaftesbury. The fifth edition. Birmingham. Printed by John Baskerville. M. DCC. LXXIII. Au-dessous du portrait, on lit : *The Right Honorable Anthony Ashley Cooper Earl of Shaftesbury, Baron of Ashley of Winbourn, S. Giles, and Lord Cooper of Pawlett. — J. Closterman Pinx. Sim. Gribelin Sculp.*

² L'auteur en donna lui-même dans la suite une édition nouvelle, dans le tome II de ses Œuvres : *An Inquiry concerning Virtue and Merit, formerly printed from an imperfect Copy, now corrected and publish'd entire* (*Characteristicks*, édit. de Londres, 3 in-12, 1733, t. II, p. 5-176. Bibliothèque Mazarine, 22552). — Toland publia aussi, en 1721, les *Lettres du feu comte de Shaftesbury à Robert Molesworth*.